

La leçon de grammaire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 46

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187901>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

didat interrogé par un vieil examinateur, qui lui demandait le temps de ce mot-là, aurait laissé tomber de sa bouche rêveuse, cette réponse charmante : « Ma sœur dit que c'est du *temps perdu* ! »

Ce joli mot — sur lequel il est permis de n'être pas tous d'accord — m'a remis en mémoire une scène, non moins rêveuse et piquante, qui se passait un jour, à l'occasion d'une leçon de français, entre un jeune professeur et sa charmante élève qu'il avait reçu la mission délicate d'initier à tous les mystères et à tous les casse-cou de la grammaire, de l'orthographe et de la syntaxe françaises.

Cette petite scène a été écrite en vers, je ne sais plus en vérité par qui ; en tous cas, par une plume des plus spirituelles.

Je vous envoie ce morceau, — à mon avis charmant, — tel que je le trouve dans un de ces vieux tiroirs, où il fait si bon entasser les quelques perles qu'il vous arrive de trouver parfois sur votre route.

Il est intitulé :

La leçon de grammaire.

Ils sont assis ! Le maître avec sa jeune élève ;
Elle a quinze ans ! lui vingt ! Elle a le front joyeux,
Lui demeure pensif comme on l'est quand on rêve
En qu'on interroge les cieux !

A quoi peut-on songer ? à vingt ans ! à cet âge
Où la vie a toujours un aspect enchanteur,
Où l'espoir radieux donne alors en partage
Son sourire le plus flatteur ?

A quoi peu-on songer ? A la douce chimère
Qui berce et bercera toujours les cœurs « L'Amour ! »
Et le maître donnait sa leçon de grammaire
Comme il la donnait tous les jours !

Mais ce jour-là Chapsal et ses doctes principes,
L'infaillible syntaxe et son langage abstrait,
Les règles du sujet, l'accord des participes
Flottaient dans son esprit distrait.

Il ne retrouvait plus son éloquence nette
Son cœur, devant l'enfant au regard sans pareil,
Attiré par l'amour tournait, douce planète
Autour de ce vivant soleil !

Elle s'en aperçut, et tournant sur son maître
Ses yeux si purs : « Je sens, dit-elle, votre main
Trembler ; si vous souffrez, il vaudrait mieux remettre
Votre leçon jusqu'à demain. »

Il se tut, le cœur plein d'une émotion profonde
Puis il dit en penchant son front méditatif :
« Oh ! qu'est-ce donc qu'aimer ! — Aimer, fit l'enfant blonde,
Est un verbe à l'infinitif »

Mais comme l'horizon qu'une ombre épaisse voile
S'illumine soudain dans un rayon du jour,
Elle sentit au cœur la clarté d'une étoile,
Et son cœur s'éclaira d'amour.

Elle comprit soudain cette vague tristesse,
Cette main qui tremblait, sa subite pâleur,
Ces mots entrecoupés qui parlent de tendresse
Et bien mieux encor, de douleur !

Elle comprit soudain ce ravissant proverbe :
Qu'il faut aimer pour vivre ! et mettant dans sa voix
Tout son cœur, elle dit : Puisqu'aimer est un verbe,
Il lui faut un sujet, je crois ?

Le jeune homme frémit — Quand je dis ce mot « J'aime ! »
Je devient le sujet de ce verbe si doux ;
Et si je complétais une phrase suprême
Le complément ce serait **vous** !

Infinitif divin ! Conjugaison bénie !
Verbe fait de tendresse et de vœux palpitants !
J'aime, je veux aimer toute ma vie,
Je veux aimer à tous les emps !

Un vieil oncle survint — C'était une habitude :
— Eh bien ! ce jeune esprit paraît-il se former ?
— Pas trop, répond l'enfant, j'ai grand besoin d'étude,
Nous n'en sommes qu'au verbe *aimer* !

Ils n'en étaient qu'au verbe *aimer* !... Que de gens
qui en sont toujours là, et qui, malgré les années,
ne veulent pas en sortir. De ce verbe — le plus beau
de toutes les langues — ils tiennent surtout à l'indi-
catif présent et à l'impératif. Ils ont raison.

D'autres, hélas ! n'en sont encore qu'au futur.
D'autres enfin, — les plus malheureux de tous — ne
redisent plus du verbe sacré que le passé indéfini.
Une larme de sympathie pour ceux-là.

Agréez, etc.

Un vieux grenadier.

Lê boubenès de Marthérah.

Lâi avâi dein lo teimps on vegnolan dè pè La
Couta qu'avâi atsetâ à la veneindze dâo vin à dix
crutz lo pot, et que reveinde âo sailli-frou, après lo
transvazadzo, onzè crutz, don trâi batz mein on
crutz, et tot conteint, sè bragavè d'avâi fé on bon
martsî vu que l'avâi gâgni on crutz pè pot.

— Ah ! t'as bin dè quiet bragâ, lâi fe on vesin ! te
l'as atsetâ troblion à dix crutz, et te l'as reveindu
vin cliâ onzè crutz, et te crâi avâi gâgni ? Et lo dé-
chet ? Et lè liès ? porquiet cein comptè-tou ?

— Oh ! repond lo gaillâ, s'on volliâvè tot comptâ,
binsu qu'on ne gâgnèrâi rein !...

S'on volliâvè tot comptâ !... Vouaiquie cein que
dèvetront sè derè bin dâi dzeins, que ne lâi pein-
sont pas, dè tot comptâ. Dâi dzeins que ne s'accor-
dant pas pi la viâ quand sont à l'ovradzo, que sont pe-
gnettès coumeint tot quand. l'ont à fèrè avoué cau-
quon, et que ne vouâitont pas dè dépeinsâ ein fo-
lèrâ et ein quartettès cein que l'ont gâgni avoué
peina et cousins et que porriont bin mi eimpliyi.
S'on volliâvè tot comptâ, se diont, on n'arâi pas on
momeint dè pliési ! L'est petétrè verè ; mâ se compt-
âvont onna mi, ne verriont pas non plie arrevâ lo
protiureu que vint comptâ por leu et que comptè
soveint mé que ne voudront.

On tsapelli que demâorâvè pè su la Ripouna à Lo-
zena ne comptâvè pas tot non plie, quand bin l'étâi
prâo pegnetta quand on lâi allâvè atsetâ onna car-
letta ào bin on tsapé. On matin, ein sè léveint, ye
dit à sa fenna : mè vu alla tant qu'ein Marthérah po
atsetâ dâi boubenès ; on lè pâo avâi po I7 centimes
tandique lè faut pâyi 18 ein vela. Y'ein vu allâ at-
setâ 'na dozanna ; çarâ adé atant dè gâgni.

— Eh bin te farè bin, lâi repond sa fenna.
Ye tracè don po Marthérah po atsetâ sè boubenès ; mâ
on iadzo que lè z'a, na pas s'ein reveni tot lo drâi vol-